

Résumé de la séance du 16 mai 2023 : chapitre 2 : L'existence de Dieu. 5.

Comlan Maurice SESSOU

A notre dernière séance, nous avons commenté la position de Spinoza suivant la problématique cartésienne de la possibilité comme puissance et *vis existendi*, force réelle existant par soi-même ou se posant comme en acte avec toutes les perfections qui excède ou surabonde dans son existence. Avec la notion de causalité efficiente, la *causa sui*, c'est une véritable ontologie qui se développe : la cause de soi d'une chose, c'est son essence impliquant nécessairement son existence de telle sorte que sa nature ne peut être conçue sans qu'elle existe. Spinoza peut ainsi soutenir qu'il appartient à la nature d'une substance ou d'une essence d'exister : *ad naturam substantiae pertinet existere* (Spinoza, *Ethique*, proposition VII). Déjà dans les *Principes de la philosophie de Descartes*, Spinoza énonçait son principe ontologique : « La force par laquelle une substance se conserve n'est rien d'autre que son essence et ne diffère d'elle que nominalement. » Ainsi donc, « la puissance de Dieu ne se distingue pas de son essence » ; son essence coïncide avec son existence ou sa possibilité réelle à exister en acte constitue en même temps et nécessairement son essence. L'essence divine n'est autre que la force par laquelle Dieu persévère dans son être, exige d'être ; dans l'essence divine « gît » son existence. Dieu est vie parce qu'il se possède en lui-même ou il est la *causa sui* de sa propre existence.

Spinoza va appeler *conatus* « la force de vie par laquelle les choses persévèrent dans leur être ». Si dans la *vis se ipsum conservandi* se trouve l'essence même de la chose, *res*, c'est dire que la chose existe nécessairement et assez suffisamment pour n'avoir pas « besoin d'aucune cause extérieure pour exister ». Appliquée à la démonstration de l'existence de Dieu, l'ontologie du *conatus* traduit la puissance ou la force qu'il a d'exister et de manière absolue, à l'infini. Le *conatus* devient alors une catégorie modale pour expliquer comment « la puissance coïncide avec l'essence réelle de chaque chose » et comment avec le *conatus*, la possibilité ou la force à exister d'une chose la fait « persévérer dans son être ». Le *conatus* est aussi contingence dans la mesure où il implique qu'une chose « ne peut être appelée ni nécessaire ni impossible » et que son essence n'inclut pas la contradiction. La contingence comme une autre catégorie modale du *conatus* est comme le point d'interception, le lieu ou le *lekton* qui distingue en même temps qu'elle lie la possibilité d'être ou l'existence à l'essence, sans scission.

En fait chez Spinoza, il n'y a pas de passage de la puissance à l'acte, il n'y a pas de transition ou de glissement possible d'un plan logico-modal à une puissance ontologique comme le voudraient certains philosophes. Mais son ontologie modale repose sur la considération que la possibilité d'être d'une chose, c'est-à-dire sa puissance de vie ou sa force réelle est déjà une réalité en elle-même (*per se*) et elle n'a pas besoin d'une autre réalisation possible.

On peut se demander si Spinoza applique le *conatus* non seulement à Dieu, mais à chaque individu ou à l'ensemble de l'être ou des existants que nous formons. Dans ce sens, on peut imaginer que l'être a le pouvoir de se conserver. Spinoza parle bien de « chaque chose » : « *Conatus, quo umquaque res in suo esse perseverare conatur* ». Une critique qui se dégage ici par application du *conatus* à chaque individu, est que si l'être coïncide avec l'existence, cela veut dire que ce qu'on est se réduit à ce qu'on réalise, à ce qu'on produit ou que l'on fait. Mais en fait, une telle philosophie veut d'abord dire que dans notre existence, nous ne perdons pas la relation avec notre être, avec ce que nous sommes. La conservation de soi-même est l'essence de la modalité. Le *conatus* en tant que *tension vers l'auto-conservation* est l'essence des choses.

Plus on est, plus on persévère dans l'être. C'est ce que Spinoza explique dans le *Scholion* 11 de la 1^{ère} partie de l'*Ethique* : pouvoir être, c'est avoir la capacité de se conserver. Quand il y a une chose qui a plus de réalité, d'autant plus elle aura la force du *conatus* ; et alors l'être absolu, infini ou Dieu a une puissance d'exister par soi-même d'une manière absolue.

Ce qui intéresse Spinoza c'est de supprimer la scission entre essence et existence. Et il le fait à travers l'idée du *conatus*, ce pouvoir de se conserver. Cette pensée se concilie-t-elle avec notre foi catholique. Quand Jésus dit : « Qui perd sa vie la gagnera ou la gardera », veut-il dire que la vie sacrifiée est morte, détruite comme tous les êtres sont appelés à mourir ? Ou cette vie sacrifiée persévère à être sous un autre mode ? Heidegger nous aide à répondre quand il dit que l'essence se trouve dans le devenir. Pour lui la mort fait partie de notre existence alors que pour Sartre, la mort met fin à notre existence. La mort fait partie de la nature humaine, notre *conatus* (naître avec). De la sorte, je suis artisan de mon existence, toujours en mouvement, en tension de conservation dans mon être. Dans la mort, je réalise ce que je suis. Elle n'est pas une limite de notre être. Le *conatus* dans sa radicalité proclame : je veux vivre éternellement. Le *conatus* nous élargit en quelque sorte vers la vie éternelle (la vie absolue). Le *conatus essendi* est le fait de se conserver dans son essence et cela est charité, intégration dans le réseau (cosmos) dont je ne suis qu'un minuscule point et j'ai besoin de tous ceux qui sont autour de moi : microcosme dans un macrocosme. Cette compréhension du *conatus* ne doit pas nous faire oublier la réalité du mystère de la mort et de la résurrection du Christ et l'espérance de notre résurrection. Peut-être aussi que le *conatus* est la modalité de cette espérance que nourrit la foi chrétienne. C'est ce qui peut faire le lien entre la foi et la charité qui vient du Christ. Le saint ne regarde pas la mort comme la fin de l'existence ; sa vie n'est pas exclusivement liée à la seule vie matérielle présente à cause de son espérance en la vie éternelle à venir. Après la mort, je peux encore m'unir à l'univers de nouveau.

Mais Spinoza n'est pas un chrétien et sa philosophie ne vise pas une correspondance ou adéquation avec la doctrine du sacrifice du Fils de Dieu. Son *éthique* vise une réalisation dans les limites d'une existence finie. C'est une éthique existentialiste, guidée par la raison. Comme il le dit dans le n° 46 de son *Ethique* j'essaie de limiter autant que possible la haine, la colère le refus de l'autre et vivre autant que possible par l'amour et la générosité. Et c'est ainsi que je trouve par-là un contentement (une plénitude, une perfection) pour ma vie. Dieu est *causa sui*, mais est-ce que je pourrais l'aimer ? Un Dieu personnel ? Dieu c'est l'être infini qui s'aime soi-même et mon amour pour Dieu est l'amour de Dieu pour soi-même.

Nous poursuivons avec le point 6.